

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

## Le territoire intérieur

Marie-Andrée Arsenault

---

Volume 42, numéro 2, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Association Lurelu

### ISSN

0705-6567 (imprimé)

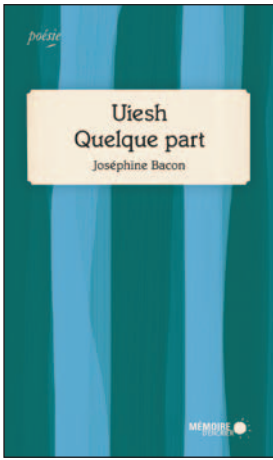
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

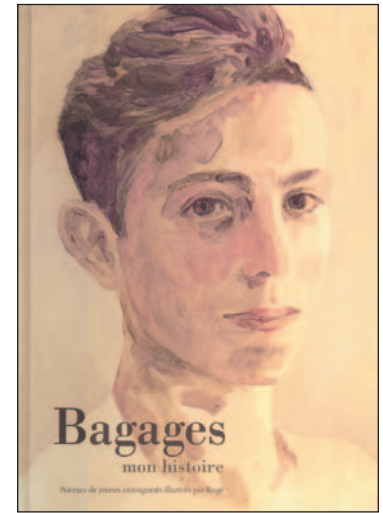
### Citer cet article

Arsenault, M.-A. (2019). Le territoire intérieur. *Lurelu*, 42(2), 85–85.



## Le territoire intérieur

Marie-Andrée Arsenault



85

On dit qu'il faut prendre soin de soi pour le rendre ensuite aux autres. En tant qu'enseignante, c'est beaucoup de cœurs qu'il faut écouter et soigner. D'où l'importance de trouver un endroit pour laisser parler son propre cœur et entendre ce qu'il a à nous dire.

Depuis des années, c'est sur mon tapis de yoga que j'apprends à être moi. C'est aussi là que j'ai rencontré mes plus beaux modèles d'enseignantes. Perrine, Valérie, Karelle. Des femmes qui m'ont inspirée à être, un souffle à la fois, un peu plus en moi.

Le yoga, c'est avant tout des images portées par un souffle. Combien de fois ai-je refait les poses du pigeon, de l'aigle ou de l'arbre en tentant d'être une meilleure humaine à travers celles-ci? Des postures alliant force, équilibre, alignement et ouverture. Les bases de ce qu'il faut projeter devant les êtres qui nous sont confiés et à qui on a plus à apprendre que l'abc.

Si être une meilleure humaine semble parfois difficile, former des humains constitue une mission paraissant impossible. Ça l'est, d'autant plus en sachant que les enseignants nomades sont nombreux, changeant de classe, de niveau, d'école et même de matière d'une année à l'autre. Comment s'enraciner sans être étourdi par la vastitude des terres à cultiver?

Il y a cette petite que j'ai aimée dès le premier jour. Elle lisait dans le couloir le midi, pour éviter de manger seule au milieu des autres. Je lui ai proposé de dîner en classe. Peu à peu, elle m'a parlé des arbres et des oiseaux qu'elle dessinait. Alors, je lui ai apporté *Un herbier de Montréal*, cet ovni publié chez La Pastèque alliant poèmes et dessins qui rendent hommage aux arbres de notre île. À coups de barres tendres et de livres, on a développé une confiance, une sorte d'amitié. Et puis, par un midi d'hiver, j'ai tenu la rencontre du club de lecture dans la classe. Timidement, les semaines aidant, elle a pris part aux échanges. Enfin, un matin, elle m'attendait avec sa plante :

«Je l'ai sauvée parce qu'elle était brisée et j'ai pensé que vous l'auriez fait aussi. Elle sera bien dans votre classe.» Puis elle s'est envolée pour l'été et je me suis rappelé pourquoi j'étais encore là.

Dans un épisode de *Proxémie*<sup>1</sup> (La Fabrique culturelle), Joséphine Bacon, poète inconnue, explique qu'elle n'aurait jamais vécu à Montréal si elle n'avait pas conservé en elle son territoire, sa culture et sa langue. Ses mots ont trouvé écho chez moi. Et s'il fallait retrouver le territoire qui sommeille en nous? Et si revenir à cette culture, cette langue qui nous a fait choisir notre métier, constituait le meilleur moyen de demeurer enraciné?

*Quelque part / Dans le Nutshimit  
Je suis chez moi / Sans adresse réelle  
Ma rue s'appelle chemin de portage*<sup>2</sup>

La poésie prend une place de plus en plus grande dans ma vie et dans ma classe. Les poèmes, comme les positions de yoga, me permettent de me recentrer et de canaliser diverses émotions en images. Cette forme d'expression rejoint aussi le besoin d'instan-tanéité des adolescents, mais, surtout, celui de laisser une trace à leur façon.

La classe est étonnamment fébrile. Les élèves rédigent des poèmes qu'ils mettront en scène en fonction de thématiques personnelles. Pour les inspirer, je leur ai présenté une série de recueils, dont quatre très beaux publiés chez la Bagnole<sup>3</sup>. Je m'approche d'un groupe de garçons qui feuilletent *Bagages, mon histoire*.

*La luciole se pavane dans la nuit  
L'enfant bruyant la remarque  
Il voit que dans l'obscurité  
Il y a la lumière  
Même ici / Loin de l'Uruguay  
J'ai gagné le futur  
J'ai perdu le passé  
Je profite du nouvel éclairage*<sup>4</sup>

– Est-ce que l'immigration, ça va avec la poésie, Madame?

– Tout va avec la poésie.

– On voudrait se séparer les étapes dans nos textes : les raisons, le départ, le voyage et l'arrivée dans le nouveau pays.

– C'est une belle idée.

– Est-ce qu'on pourrait ajouter des vers dans nos langues pour que vous sentiez nos pays dans les poèmes?

«Sentir nos pays dans les poèmes». Je trouve cela beau et complexe à la fois. Et je ne peux m'empêcher de revenir au territoire intérieur de Joséphine Bacon. Il n'y a pas qu'elle et moi qui avons besoin de le retrouver.

Cette année, c'est dans la position de la montagne que je souhaite amorcer la rentrée. Rien d'aussi impressionnant que les inversions qu'il m'est possible de faire sur mon tapis. Mais qu'importe. C'est dans l'enracinement que j'accueillerai mes élèves, tout simplement. Et je me rappellerai la raison pour laquelle je choisis chaque année de revenir dans ce territoire riche qu'est ma classe : ma foi profonde dans le pouvoir rassembleur des mots et l'espoir de voir ceux-ci s'enraciner et grandir dans la vie de mes élèves.

(lu)

### Notes

1. <https://www.lafabriqueculturelle.tv/balados/21/proxemie/episodes/80/josephine-bacon>
2. Joséphine Bacon, *Uiesh, Quelque part*, Mémoire d'encrier, 2018, p. 120.
3. Aux Éditions de la Bagnole, *Haïti, mon pays* (2010), *Mingan, mon village* (2012), *Hochelaga, mon quartier* (2015) et *Bagages, mon histoire* (2018).
4. Hernan Farina Forster, dans *Bagages, mon histoire*, la Bagnole, 2018, p. 10.